

Vie de Goya

De la modeste chaumière de Fuendetodos ? aux palais des Rois, des duchesses, la vie de Goya décrit une trajectoire plus puissante que tout. C'est comme une sorte de force de la nature qui s'arrache à la terre, et bondit d'un coup jusqu'au ciel, jusqu'aux étoiles. Le « baturro » n'en est pas du tout étourdi, il n'a pas le vertige ; il trouve aussi naturel de brouter aux étoiles, avec les grands de la noblesse et du royaume que de s'amuser à jeter des pierres sur son voisin, avec les gens de son village. Hé ! Francisco ! Le monde est à nous, et pour nous, il n'y a qu'à le prendre ! Francisco n'a jamais douté de son bon Ange, et son bon Ange l'a conduit où il voulait aller. Chance partout, chance toujours. Dans la jeunesse, tout l'amour d'un coup, avec les « majas » avant la lettre ; dans l'âge mûr, un mariage et vingt enfants, et la protection des duchesses, svpl. ; dans la vieillesse, l'amour encore, car le temps est plus fatigué que lui et la vieillesse n'est qu'une autre forme de sa vitalité. Enfin, à plus de quatre-vingts ans, – oui, c'est littéralement cela – il meurt, écoutez bien, il meurt de joie. Et par là-dessus tout, l'œuvre, l'œuvre, merveilleuse, puissante, variée qui ne pourra plus mourir, même de joie. L'œuvre où toute la plus belle lumière du monde continuera à vivre par l'enchantement des yeux et des cœurs.

Un « baturro », un paysan, fils d'un paysan, ou d'un doreur, on ne sait au juste, mais en ce temps-là la signification sociale des deux professions était la même. En tout cas fils d'un père qui, lorsqu'il mourut ne fit pas de testament parce qu'il n'« avait pas de quoi ». Et des gifles à sept ans de la main d'une mère qui avait peut-être une goutte de sang patricien dans les veines ; des gifles de bonne heure pour lui apprendre à vivre à ce garnement qui trouvait la maison trop petite pour sa turbulence.

Et ce sont peut-être, elles, ces gifles maternelles qui l'on fait bondir très tôt hors de sa lignée, des cadres ataviques, de chemins battus du village natal. Il en recevra d'autres plus tard, deux ou trois pour le moins, et bien appliquées ; mais il en donnera à son tour, de très salutaires, de très réussies, fines ou rudes selon les circonstances et selon ses besoins. Un « baturro » peut recevoir des coups, mais il réplique aussitôt, et même sait y mettre la manière.

Eugenio d'Ors, cet homme « représentatif » au sens où l'entendait Emerson, donne sur l'Espagne, son pays, la vision la plus claire et la plus juste. Il nous explique comment sont faits les « baturros », et il relate pour cela les histoires que l'on raconte sur eux. Voulez-vous connaître celle du fromage ?

Deux « baturros » s'en vont ensemble à Saragosse et, dans la rue, ils s'arrêtent, charmés devant une épicerie où triomphe derrière la vitre, un beau cube tendre, jaune et lisse.

- Mia, chiquio, dit l'un d'eux, regarde quel beau fromage !
- Idiot, répond l'autre, ne vois-tu pas que c'est du savon.
- Idiot, toi-même, je te dis que c'est du fromage.
- Et moi, que c'est du savon.
- Fromage et bien fromage !
- Savon, et bien savon !

Que si, que non. On va bien voir. Ils entrent dans la boutique.

- Trois onces de ce fromage.

Le garçon objecte :

- Ce n'est pas du fromage, c'est du savon.
- Je sais tout de même ce que je dis ! Coupez-m'en trois onces et taisez-vous.
- Bien, murmure le garçon. Moi je m'en moque. Et il pèse la marchandise.

Impatient, l'autre, dès qu'il tient le morceau, y mord à belles dents... Une grimace.

- C'est mauvais, n'est-ce pas ? dit le compagnon lui riant au nez.

Mais lui, sans en vouloir démordre :

- C'est mauvais, mais c'est du fromage !

Ils sont ainsi. En voici un autre qui s'en fut en Navarre. Il était borgne et passionné pour le jeu de pelote. Un jour qu'il assistait à une partie, une balle perdue frappa violemment l'œil qui lui restait :

- Bonne nuit, messieurs ! dit simplement le « baturro ».

Francisco Goya, enfant du peuple, n'a jamais cessé de vivre, de lutter, de peindre et de triompher en « baturro ». Il avait son idée et sa tête, et sa cautèle. Des yeux légèrement embués, derrière les lunettes, et inquiets ; mais aucune hypocrisie. Cauteleux, certes, avec ce fond de rudesse et de robustesse, Cauteleux un peu pour faire réussir les combinaisons, et les amours et les avancements ; et puis après, rien du laurier acquis, le travail, le travail forcené toujours, le travail double, celui qu'il faut accomplir pour satisfaire à la commande, aux portraits de belles dames et des dandys, et l'œuvre. Il menait grand train de vie, il avait sa maisonnée, il fallait de l'argent. Et il en gagnait. Mais toujours, lui qui voulait le succès coûte que coûte et partout, et tout de suite, il n'a considéré le succès que comme un moyen de travail. Et comme un moyen de maturité. Goya n'est pas précoce. C'est un tardif. Il n'est réellement en possession de son métier de peintre, et de son métier d'homme qu'à l'âge de quarante-cinq ans. Jusque-là il a toujours eu du succès, il a peint, certes et il a vécu, mais ce n'est qu'à cet âge qu'il œuvre véritablement pour l'avenir. Il n'était pas pressé. Il avait le temps. Il avait encore 40 ans devant lui, de belle aventure. Être un artiste, un créateur, et quarante ans devant soi pour s'exprimer ! Et derrière soi, tout une expérience quasi miraculeuse, l'expérience de Rome, de Madrid, de la cour, de la Duchesse d'Albe, des « majas » et des « majos » et des maîtres qu'il ne considérait que comme des prétextes à exercices scolaires. « Baturro », toujours, soit. Mais « baturro », pour aller toujours plus haut, toujours plus loin. « La volonté de noblesse est déjà par elle-même anoblissante », a écrit le poète Juan Maragall. Goya, enfant de sept ans, quand il quitta la maison paternelle, n'en savait rien. Mais toute sa vie illustre la parole du poète. La trajectoire a suivi sa courbe ascendante sans défaillance. Le destin avait eu l'œil sur lui. Et son bon Ange veillait. Alors que le Sigismond de Caldéron disait, puisque la vie est un mensonge : « Rêvons, mon âme, rêvons ! », son frère Francisco Goya répondait :

- Dominons mon âme, dominons !

Il a fini par dominer son temps, son siècle, et même sa postérité.

Ce n'était pas pure grandeur comme ce n'était pas arrivisme vulgaire. Comme dit Eugenio d'Ors, l'événement Goya est en dehors du bien et en dehors du mal. Il avait le choix des routes : « ou il se soumettrait à la fatalité originelle ou il la piétinerait sans miséricorde. Ou il ne se croirait aucun droit ou il se les arrogerait tous. Un âpre mutisme ou un cri que le monde entier entendit. La taille courbée sur les mottes ou redressée à la cour, à Paris, à Rome. L'attelage de pair avec la mule, ou l'aventure de pair avec la duchesse... »

Il se situa hors la raison. Il ne plaida pour aucun droit, il n'invoqua aucun précédent et il ne se comparaît à personne. Il portait en lui le génie comme les entrailles viriles portent la vie. Sans billet et sans argent, il prit ses entrées.

« Service ! » dit son bon Ange, et l'on vit Goya passer la porte du grand théâtre du monde. De l'humble chaumière de Fuendetodos, sa prestigieuse trajectoire le ficha en plein cœur de la gloire, d'un seul bond !

Cette belle vie est racontée par Eugenio d'Ors, dans un volume de la collection des vies des hommes illustres de la N. R. F.

On sort de cette lecture comme d'un voyage à travers l'Espagne et les paysages merveilleux du génie...

W. RENFER.